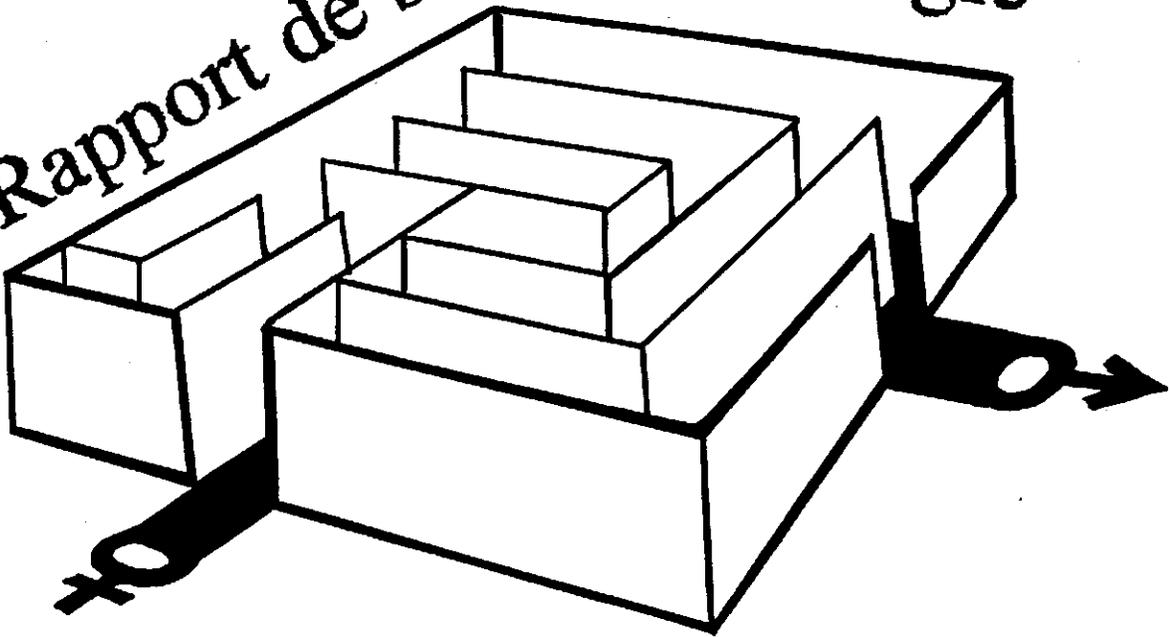


L'autre Parole

Rapport de sexe et théologie



no 60, hiver 1994

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. C, Montréal, Qc, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Avertissement	p. 3
Du sexe féminin nié...à un sexe en pleine genèse	p. 5
Rapport hommes-femmes à l'intérieur de nos Églises	p. 11
Les rapports sociaux de sexe selon le Catéchisme de l'Église catholique	p. 17
A propos du monothéisme androcentrique	p. 22
Échanges	p. 24
Célébration de clôture	p. 28
Célébration de Noël	p. 31
Saviez-vous que...	p. 39

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: L'Androgyné
La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires de numéros précédents en écrivant à l'autre Parole, à l'adresse indiquée au verso de la revue.

**Veillez prendre note des nouveaux tarifs
d'abonnement en vigueur à partir du 1er janvier 1994:
1 an 12\$ et 2 ans 22\$ (taxes incluses).**

AVERTISSEMENT

LE LABYRINTHE

Le collectif L'autre Parole a choisi le risque: il s'est engagé dans un labyrinthe avec, pour tout fil d'Ariane, le lien de la solidarité, de la mise en commun de ses recherches, de ses doutes et de ses découvertes. Tout a vraiment commencé lors d'une rencontre avec la théologienne Yvone Gebara, en mai dernier (contenu du présent numéro); tout a continué durant notre colloque annuel qui sera fidèlement rapporté dans notre livraison du printemps 94.

Voici donc l'histoire. Préoccupées par les difficultés, les souffrances, voire la violence qui affectent les relations hommes/femmes, nous avons voulu chercher l'origine des problèmes, nous révisions de redéfinir les rapports h/f. Ainsi notre journée avec Y. Gebara s'intitulait "Théologie féministe et rapports de sexes". Elle débuta par trois communications dont les textes suivent ci-après:

M. Dumais y dépeint la relation entre l'homme et la femme telle qu'établie par les écrits de la Tradition chrétienne et présente de nouvelles interprétations bibliques proposées par des critiques féministes.

F. Wakeling pose un diagnostic sur les rapports h/f à l'intérieur de nos Églises, en se situant dans deux contextes différents: la communauté d'un quartier où les personnes sont marginalisées par la pauvreté et, en second lieu, le milieu de l'organisation et des structures de l'Église unie.

D. Couture analyse comment hommes et femmes sont représentés dans le dernier catéchisme romain: ils y sont dits égaux et complémentaires mais cette égalité relève de l'appartenance à l'humanité, elle est antérieure à l'incarnation historique, elle se situe au niveau de l'âme; dans sa vie corporelle, la femme est subordonnée dans l'ordre social, elle est complémentaire de l'homme dans le sens qu'elle lui apporte une aide, spécialement pour la procréation...

Puis ce fut le grand choc: Y. Gebara rappelle que l'anthropologie chrétienne favorise l'être masculin considéré comme premier, qu'elle détermine l'être féminin comme second, secondaire. Nous sommes imprégnées des représentations sexistes de la théologie catholique. La conférencière affirme que l'un des éléments qui accentuent l'inégalité entre les hommes et les femmes vient de notre monothéisme androcentrique. Pour arriver à concevoir autrement les rapports h/f, il nous sera nécessaire de procéder à une critique de ce monothéisme; cette remise en question

Du sexe féminin nié...à un sexe en pleine genèse

Monique Dumais, Houlda

I. Du sexe féminin nié

Commençons avec un lieu premier, le Livre de la Genèse, j'y reviendrai dans un second temps.

«Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il le créa,
mâle et femelle il les créa.» Gn 1, 27

Et pourtant, la tradition chrétienne s'est acharnée à mettre en évidence un seul sexe, le sexe mâle. Pourquoi en est-il ainsi? Faut-il s'y résigner? Certaines autorités ecclésiastiques s'en réjouiraient.

1. Définition par un seul sexe

Un seul sexe définit, se définit; il assure son règne sur l'immensité de l'univers, comme s'il se suffisait à lui-même. Le sexe mâle a été retenu comme norme par Thomas d'Aquin:

Mais pour ce qui est de certains traits secondaires (*aliquid secundarium*), l'image de Dieu se trouve dans l'homme d'une façon qui ne se vérifie pas dans la femme; en effet, l'homme est principe et fin de la femme (*principium mulieris et finis*), comme Dieu est principe et fin de toute la création (*principium et finis totius creaturae*). **Somme théologique** 93, 4, ad 1, cf. 92, 2, c.

Kari E. Børresen a fait une critique de la tradition chrétienne concernant le genre de relation qui est établie entre l'homme et la femme. Elle montre qu'Augustin et Thomas d'Aquin, tout en reconnaissant une équivalence entre l'homme et la femme, maintiennent une subordination de la femme à l'homme. Les deux penseurs, très bien reconnus par l'Église catholique, ont transposé la hiérarchie des sexes de l'ordre de la création à l'ordre du salut: «L'élément masculin représente le partenaire divin (Dieu, Christ), et l'élément féminin, le partenaire humain (Israël, Église).»¹

¹ Kari Elisabeth Børresen, «L'anthropologie théologique d'Augustin et de Thomas d'Aquin», *Recherches de science religieuse* 69/3, p. 397.

2. Invisibilité de l'autre sexe

La prééminence d'un sexe rend invisible l'autre sexe. Les fonctions d'autorité sont confiées et conférées aux hommes qui les transmettent fidèlement à d'autres hommes. L'orthodoxie prend des allures de consistance et de cohérence en se maintenant dans la filière homogène d'un seul genre. La masculinité semble constituer «"le lieu" théologique par excellence»², qui ne peut être déplacé. La perception d'une tradition monolithique sans altération majeure du côté des capacités des deux sexes s'affiche comme une balise sécuritaire à ne pas remettre en question. Le texte de la Déclaration de la Sacrée congrégation pour la doctrine de la foi sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel (1976)³ fait bien connaître cette position stable, qui semble inaltérable.

Jamais l'Église catholique n'a admis que les femmes puissent recevoir valablement l'ordination presbytérale ou épiscopale. (1re partie)

Cette pratique de l'Église revêt donc un caractère normatif: dans le fait de ne conférer qu'à des hommes l'ordination sacerdotale, il y va d'une tradition continue dans le temps, universelle en Orient et en Occident, vigilante à réprimer aussitôt les abus; cette norme, s'appuyant sur l'exemple du Christ, est suivie parce qu'elle est considérée comme conforme au dessein de Dieu pour son Église. (4e partie)

Et pourtant, la tradition a évolué dans plusieurs domaines: transmission ne signifie pas immutabilité. Elle a connu des changements significatifs notamment dans le domaine sacramentel.

3. Prééminence masculine dans les symboles

Des symboles choisis par l'Église catholique mettent en valeur les hommes et tiennent les femmes en veilleuse. Le symbolisme de l'époux et de l'épouse m'apparaît particulièrement contraignant pour les femmes: l'époux, le Christ, et l'épouse, l'Église, les hommes pouvant à la fois symboliser les deux, et les femmes, limitées au rôle de l'épouse, donc à se soumettre au Christ qui est confiné dans le sexe mâle. Le texte de

² Henri-Jacques Stiker, **Culture brisée, culture à naître**. Paris, Aubier, 1979, p. 159.

³ Sacrée congrégation pour la doctrine de la foi, **Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel**. Rome, 15 octobre 1976.

la Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel est catégorique sur le sujet:

Alors se réalise pleinement et définitivement le mystère nuptial annoncé et chanté dans l'Ancien Testament: le Christ est l'Époux; l'Église est son épouse (...) C'est par ce langage de l'Écriture, tout tissé de symboles, qui exprime et atteint l'homme et la femme dans leur identité profonde, que nous est révélé le mystère de Dieu et du Christ, mystère qui, de soi, est insondable.

C'est pourquoi on ne peut négliger ce fait que le Christ est un homme. Et donc, à moins de méconnaître l'importance de ce symbolisme pour l'économie de la Révélation, il faut admettre que, dans des actions qui exigent le caractère de l'ordination et où est représenté le Christ lui-même, exerçant son ministère de salut - ce qui est au plus haut degré le cas de l'Eucharistie -, son rôle doit être tenu (c'est le sens premier du mot *persona*) par un homme: cela ne relève en ce dernier d'aucune supériorité personnelle dans l'ordre des valeurs, mais seulement d'une diversité de fait au plan des fonctions et du service. (section V)

L'appui formel sur le symbolisme joue pleinement dans ce texte. Tout est explicité pour mettre en valeur l'accaparement masculin de la fonction d'autorité. On souligne fortement les différents titres du Christ afin de montrer sans doute qu'une femme ne peut pas remplir adéquatement ces fonctions et que seul un homme peut y répondre selon toute la dignité requise.

4. Contrôle du corps des femmes

Le corps sexué, notamment celui des femmes, est un enjeu dans les relations de pouvoir. Il est habituellement refoulé, soit par une désintégration négative, soit par une exaltation qui le prive de toute incarnation ou qui le confine dans un rôle exclusif. La réalité d'un véritable investissement dans le corps demeure une difficulté majeure dans le christianisme, particulièrement dans l'Église catholique. Il vaut mieux que le corps perde sa substance! la spiritualisation est plus importante que l'incarnation.

Quand on parvient à considérer les femmes dans leur corps, elles ne sont perçues qu'en fonction de la fécondité, de leur maternité. L'encyclique *Laborem exercens* (1981) de Jean-Paul II insiste sur la spécificité de la femme qui repose sur sa «mission maternelle». «La vraie promotion de la femme exige que le travail soit structuré de manière qu'elle ne soit pas obligée de payer sa promotion par l'abandon de sa propre spécificité et au détriment de sa famille dans laquelle elle a, en tant que mère un rôle irremplaçable.» (n. 19)

La lettre apostolique de Jean-Paul II, *La dignité et la vocation de la femme* (1988) contient aussi des références au corps des femmes assez particulières, dans la section VI, *Maternité et virginité*.

La maternité comporte dès son origine une ouverture particulière à cette personne nouvelle: c'est justement là le «rôle» de la femme. Dans cette ouverture, dans la conception et l'enfantement, la femme «se trouve par le don désintéressé d'elle-même». (...)

L'analyse scientifique confirme pleinement le fait que la constitution physique même de la femme et son organisme comportent en eux la disposition naturelle à la maternité, à la conception, à la gestation et à l'accouchement de l'enfant, par suite de l'union nuptiale avec l'homme. Cela correspond en même temps à la structure psycho-physique de la femme. (n. 18)

On nous prévient toutefois qu'il ne faut pas donner «une interprétation exclusivement bio-physiologique de la femme et de la maternité». Quant à la virginité, on la voit pour la femme comme une façon d'exprimer «la valeur personnelle de sa féminité, devenant "don désintéressé" à Dieu qui s'est révélé dans le Christ, un don au Christ Rédempteur de l'homme et Époux des âmes: un don "sponsal"». (n. 20) Jean-Paul II appuie son argumentation sur le don où la femme apparaît comme celle qui donne à l'homme qui reçoit. L'expression en termes de sponsalité est encore omniprésente. N'y lit-on pas: «La prédisposition innée de la personnalité féminine à la condition d'épouse trouve une réponse dans la virginité ainsi comprise.» (n. 20)

Considérations finales

Cette mainmise patriarcale maintient le sacré dans des formes mâles:
- la masculinité de Dieu est de rigueur! D'où la non-ordination des femmes.

La mainmise patriarcale contrôle aussi les prescriptions morales pour subordonner les femmes, ce qui est le cas au sujet de la contraception, l'avortement, et de la non-dénonciation de la violence.

II. à un sexe en pleine genèse

Mary Balmory, psychanalyste, dans son dernier livre *La divine origine* (1993)⁴ s'attache à montrer l'accès des êtres humains à la première personne, au «JE» (p. 8, 13). Elle découvre que Dieu n'a pas créé l'homme et la femme, puisque dans le premier récit,

⁴ Marie Balmory. *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme.* Paris, Grasset, 1993.

on parle de «mâle et femelle». Le Créateur aurait donc fait «l'humain et non pas l'homme, c'est-à-dire seulement l'homme possible.» (p. 79-80) Ce n'est que dans le second récit - récit plus ancien pourtant, mais placé en deuxième lieu - que les mots *ish* et *isha* font leur entrée dans le livre, que l'homme et la femme adviennent.

Ce n'est pas à partir de rien, ni à partir de la création qu'il va agir cette fois (YHWH Elohim) Mais à partir de la créature, de l'humain lui-même, l'Adam. Et l'Adam dans un certain état psychique: Adam manquant - pas d'aide pour lui - et désirant...

Alors YHWH Élohim fait tomber un torpeur sur l'humain. Il dort.

Ce texte devient un vrai délice, un véritable éden pour une psychanalyste pas rangée. (p. 82)

Femme construite à partir de l'humain-désirant-l'autre, tel qu'il peut être dans le sommeil le plus dense. Le rêve? On pourrait y penser mais rien n'est dit de tel. (p. 83)

1. Nécessité de l'affirmation des femmes

Selon donc une nouvelle interprétation du texte de la Genèse: «La femme n'est pas créée mais tirée de l'humain. Alors advient aussi l'homme.» (p. 84) C'est dans le JE que l'homme et la femme surgissent.

A ce coup, c'est l'os de mes os
et la chair de ma chair!
Celle-ci sera appelée "femme",
car elle fut tirée de l'homme, celle-ci! Gn 2,23

Reconnaissance d'une identité... affirmation qui permet l'accomplissement d'une réelle mutualité entre les femmes et les hommes. L'affirmation des femmes passe par un JE. La référence aux *expériences des femmes* qui est devenue une norme en théologie féministe donne aux femmes d'intervenir spécifiquement dans le domaine scientifique, notamment en théologie, et de là d'avoir un impact sur les discours et la pratique de l'Église. On ne peut faire l'économie de l'affirmation des femmes comme sujets dans les discours. Plusieurs chercheuses en théologie et en sciences religieuses à l'instar d'autres chercheuses en sciences humaines introduisent le concept *expériences des femmes* dans leur épistémologie. Une étude⁵ que j'ai

⁵ Cette étude sera publiée en 1993 par l'ICREF/CRIAW.

entreprise sur l'utilisation féministe de ce concept en sciences religieuses m'a amenée à indiquer dix perspectives que j'ai regroupées de la façon suivante: les aventureuses, les gynocentriques, les enracinées en fonction de leurs orientations de base; les herméneutes, les éthiciennes et les spirituelles en tenant compte des sujets qu'elles traitent; les partenaires, les œcuméniques, les interpellantes et les critiques en retenant les moyens qu'elles utilisent.

2. Déploiement d'une éthique de relation

Des théologiennes telles que Mary Grey⁶, Beverly W. Harrison⁷, Mary Hunt⁸, Ina Praetorius⁹, nous introduisent à une *ethics of connection* - éthique de relation. Il faut dire que la relation entre les êtres, cette interdépendance, a été constamment cultivée par les femmes au cours des âges. Carol Gilligan, psychologue, dans son étude sur le développement moral des femmes a reconnu que les femmes sont moins portées que les hommes à faire preuve d'un esprit légaliste, mais qu'elles tiennent davantage compte des personnes dans leurs prises de décision, ce qu'elle a surnommé: «une éthique de sollicitude» (*ethics of care*).

Les femmes rencontrent des difficultés dans leurs relations entre elles. Mary Grey indique clairement les zones de difficultés entre les femmes.

- séparation des femmes pauvres des femmes des classes moyennes et riches;
- dialogue souvent douloureux des femmes juives avec les chrétiennes;
- oppression encore vivement ressentie par les femmes noires avec les femmes blanches;
- marginalisation des femmes lesbiennes par les femmes hétérosexuelles;
- importance donnée à la vie de couple au détriment des femmes célibataires et des femmes âgées ou orientation exclusive du côté des jeunes¹⁰.

Il faudrait considérer l'influence de cette éthique de relation dans le rapport entre les hommes et les femmes.

(Suite à la page 16)

⁶ Mary Grey, «Claiming Power-in-Relation: Exploring the Ethics of Connection», *Journal of Feminist Studies in Religion*, vol. 7, no 1 (Spring 1991), p. 7-18.

⁷ Beverly W. Harrison, in Carol Robb, ed., *Making the Connections: Essays in Feminist Social Ethics*. Boston, Beacon Press, 1985.

⁸ Mary Hunt, *Fierce Tenderness. A Feminist Theology of Friendship*. New York, Crossroad, 1991.

⁹ Ina Praetorius, «A la recherche de la *conditio feminina*. Plaidoyer pour un œcuménisme des femmes», *Concillium* 238 (1991), p. 15-23.

¹⁰ Mary Grey, *op. cit.*, p.89.

Rapport hommes-femmes à l'intérieur de nos Églises

Faye Wakeling - Église unie

Je voudrais aborder le sujet à partir de deux champs religieux différents. Le premier, c'est celui de la communauté où je travaille tous les jours et qui constitue, pour moi, le lieu de l'engagement de l'Église dans la vie et les luttes des gens marginalisés par leur condition de pauvreté. Le second champ se situe dans le vécu de la relation hommes-femmes à l'intérieur de mon institution ecclésiale, soit l'Église unie.

Premier champ: la communauté de Pointe-St-Charles

A Pointe-St-Charles, quartier de la plus haute concentration de la pauvreté à Montréal, il est impossible de considérer les rapports hommes-femmes en dehors du contexte socio-économique. Là, les femmes comme les hommes, exploités et diminués dans leur dignité, se sentent sans pouvoir et vivent dans la contrainte quotidienne. La présence de l'Église à notre centre communautaire se traduit par un engagement avec celles et ceux dont la vie est précaire, afin de travailler ensemble à bâtir une vie meilleure.

Mais, en fait, nous travaillons essentiellement avec les femmes. Même si près de la moitié de la population active est sans emploi, il est difficile de faire participer les hommes aux programmes et actions communautaires. Convaincus de devoir gagner le pain de la famille en exerçant des métiers physiquement durs, de nombreux hommes, privés de tels emplois, perdent l'estime d'eux-mêmes et deviennent hostiles aux femmes qui remettent en question les rôles secondaires où elles ont été reléguées pour s'engager dans l'action communautaire et découvrir ainsi leur potentiel.

A Pointe-St-Charles, la plupart des femmes ont des enfants en très bas âge et elles doivent souvent les élever seules. Elles ont peu de temps et d'énergie pour repenser leur condition de vie, pour rêver, pour se former, pour débloquer des possibilités d'avenir au-delà de la nécessaire survie. Leur plus grand sinon leur seul espoir, c'est que leurs enfants puissent avoir une vie différente, meilleure que la leur.

L'analyse qu'elles font de leur vie personnelle révèle une histoire douloureuse faite d'abus sexuels, de manque de confiance en elles comme dans leur capacité d'apprendre à être efficaces hors du milieu familial. Je suis émerveillée de voir la force d'âme de ces femmes, leur entraide mutuelle, leur engagement quotidien, leur détermination à aller de l'avant lorsqu'elles entreprennent de développer leur capacité de travail et de réflexion. Mais toute cette émergence n'est pas sans leur coûter cher dans leurs relations avec les hommes.

Lorsque ces femmes naissent à une nouvelle vision de la valeur de leur travail et de leur force réelle, lorsqu'elles se soutiennent les unes les autres dans leur refus d'être victimes d'abus, de contrôle, d'enfermement dans des rôles secondaires, elles doivent alors faire face aux conséquences que cela entraîne sur leur relation avec leurs hommes et les limites rigides dans lesquelles ces derniers veulent les maintenir.

Dans ces milieux, les rapports hommes-femmes s'inscrivent dans des rôles socio-culturels très typés où la sexualité est nécessairement hétérosexuelle et patriarcale. Aussi, certains hommes tournent-ils leur colère contre le "centre St-Colomban" et contre moi en particulier. Ils vont jusqu'à qualifier leurs femmes de "lesbiennes" ce qui, dans cette culture populaire, représente la plus grave des insultes. La crainte des femmes de se reconnaître comme féministes vient en partie de la peur de se faire accoler cette étiquette.

Bien que la majorité de la population de Pointe-St-Charles s'identifie comme catholique, peu vont à l'église ou s'engagent dans les activités de la paroisse. L'Eglise institution n'en continue pas moins d'exercer un incroyable pouvoir sur leur système de valeurs et sur la définition des rôles des femmes et des hommes. Ces valeurs imbriquées dans la culture populaire viennent de l'héritage d'un enseignement moraliste reçu dès l'enfance et renforcé par la culpabilité et la crainte. Elles rendent le travail de libération des femmes et des hommes, vis-à-vis des rôles souvent destructeurs et dévalorisants, extrêmement difficile et complexe. Il est donc clair que l'émergence de la libération chez ces femmes se fait en dehors de l'institution ecclésiale et de ses schémas culturels et théologiques répressifs.

Deuxième champ: l'Eglise institution

Quant à mon expérience dans l'Eglise institution, elle se situe évidemment, hors de Pointe-St-Charles, dans le réseau de l'Eglise unie. Bien que notre Eglise ait une histoire réelle d'engagement à la justice sociale et de solidarité avec les pauvres, elle n'en reste pas moins une Eglise de la classe moyenne.

Les relations hommes-femmes et la lutte des femmes pour leur juste place dans l'Eglise et la société préoccupent depuis longtemps l'Eglise unie. Le débat autour du rôle des femmes dans les ministères faisait rage dans les années 20. Il en résulta l'ordination d'une première femme en 1936. Cependant c'est seulement durant les vingt dernières années que la masse critique des femmes dans le pastorat eut un impact sur le processus de décision dans cette institution et sur la théologie. Cela s'exprima par une nouvelle compréhension et une redéfinition du travail des femmes et de leur valeur, par une réflexion biblique et théologique de premier plan selon une perspective féministe et par l'adoption d'une politique d'utilisation du langage inclusif dans les liturgies, les catéchèses, les publications, etc.

Au début des années 80, et pendant 10 ans, l'Eglise unie a formé un "Groupe de travail national sur le sexisme" dont le mandat était de procéder à un examen critique des pratiques et de la théologie de l'Eglise unie. Ce travail stimulant fut constamment porté à l'attention des divers paliers d'organisation de l'Eglise (paroisses, consistoires, synodes, conseil général), partout où pouvaient s'observer des manifestations de sexisme: exercice abusif du pouvoir, structure patriarcale, dévaluation du travail et de la contribution des femmes, présence insuffisante des femmes dans les instances de décision, élaboration de principes théologiques qui baillonnent et dévaluent les femmes.

En 1985, l'Eglise unie a connu un sérieux débat sur le grave problème concernant le harcèlement sexuel. Une vive discussion, partie de la base, aboutit en 1992 à l'adoption d'une politique officielle: l'Eglise promulgua une charte et précisa un mode de recours pour tous les niveaux hiérarchiques, de sorte que les victimes puissent acheminer leur plainte, trouver du support et obtenir justice. Pour l'institution ecclésiale, c'est une véritable mini-révolution.

Le débat et la réflexion autour de la formulation puis de l'adoption de cette politique ont suscité des questions plus vastes sur les relations hommes-femmes et ont ainsi provoqué une analyse plus profonde des racines du problème, comme du rôle historique de la théologie et de l'anthropologie dans la définition des rapports hommes-femmes.

Aujourd'hui, la présence croissante des femmes laïques, diaconesses et pasteures, dans des postes influents ainsi que le partage du travail pastoral en coude à coude avec les hommes entraînent des changements significatifs malgré une forte résistance et même un certain "backlash" alors que le poids de la présence des femmes devient incontournable.

Ce travail à long terme porte ses fruits et met notre Eglise au défi d'approfondir son examen critique. La reprise fondamentale des questions anthropologiques, sous-tendant les rapports hommes-femmes, ont mené au ré-examen de la sexualité humaine - vue comme un continuum- ce qui a ouvert la porte à l'ordination des homosexuels. Mais c'est là une autre histoire...

Une nouvelle vision des rapports hommes-femmes

Il ne saurait y avoir une nouvelle vision des rapports hommes-femmes qui ne soit fondée sur la conception d'un ordre social juste. Maria Mies, auteure de "Femmes - La dernière colonie", présente une analyse remarquable des relations hommes-femmes et des relations entre pays industrialisés et pays des Deux-Tiers Mondes. Elle soutient que tout système d'exploitation se fonde sur la domination des femmes et de la terre...et que

le moyen pour imposer et maintenir un tel rapport, c'est la violence. Elle prévient que "si l'on ne comprend pas à la fois ce fondement et le fonctionnement des rapports asymétriques entre les femmes et les hommes, il est impossible de surmonter les rapports de violence" (p.133). Les femmes assurent plus des deux-tiers de la production et du travail mondiaux. Elles reçoivent 10% du revenu global et possèdent un maigre 1% des biens et propriétés du monde (p.159).

Claudia von Werthof va plus loin: "Si l'on comprend le travail domestique, alors on a tout compris, c'est-à-dire non pas le travail domestique étroitement défini mais celui qui s'applique à rien de moins que toute l'économie" (p.168). La consolidation du pouvoir à travers des conglomérats et des organismes comme la Banque mondiale, avec le contrôle croissant des ressources entre les mains d'une petite élite, maintient les inégalités entre les hommes et les femmes, creuse les divisions entre les riches et les pauvres et asservit plus des deux-tiers de l'humanité au profit des puissants du "Premier Monde".

Ce cadre plus large ne semble pas le sujet de notre rencontre aujourd'hui. Pourtant il m'apparaît impératif que l'on examine les forces sous-jacentes qui nourrissent le sexisme, quel que soit le niveau d'analyse et de reformulation des rapports hommes-femmes. Car, avec l'augmentation du chômage, s'intensifient les attaques contre les femmes qui travaillent à l'extérieur "pour leur propre plaisir" dit-on.

De son côté, la présente "Décennie œcuménique des Eglises en solidarité avec les femmes" compte, parmi ses objectifs, l'identification du rôle des Eglises dans la légitimation de l'oppression des femmes dans le monde. Pamela Brubaker, dans sa thèse de doctorat "Rendre l'invisible, visible", a analysé ce projet des Eglises et a cherché à mettre en évidence les méthodologies les plus susceptibles de faire avancer ce travail. Elle conclut que les Eglises pourraient jouer un rôle significatif dans la remise en question et la transformation des croyances et des idéologies qui perpétuent les stéréotypes sexistes et oppressifs, à la condition d'intégrer leurs efforts dans une entreprise plus large de transformation des structures hiérarchiques dominantes. Ce travail des chercheuses féministes et de leurs alliés, poursuit-elle, doit s'élaborer de concert avec les voix émergeantes des femmes du Tiers-Monde (p.356).

Tout en reconnaissant qu'il nous faut chercher des avenues nouvelles qui permettent de rassembler la multiplicité des facteurs de transformation des rapports femmes-hommes, le travail d'engagement concret au sein de communautés réelles est crucial pour la formation d'une nouvelle intelligence et pour le développement d'une base de mobilisation.

A Pointe-St-Charles, le groupe de partage biblique des femmes est la source d'une nouvelle intelligence des Ecritures. Dans cette démarche de relecture, le vécu des

femmes est placé au coeur même de la théologie et du dialogue avec la Bible. Par exemple, lorsque ces femmes abordèrent le récit de la rencontre de Jésus avec la femme qui souffrait d'hémorragie, elles s'émerveillèrent de la foi de cette femme, de son courage à passer par dessus les tabous de l'impureté, de sa volonté d'agir et de guérir. Les femmes prirent alors conscience qu'elles-mêmes, lorsqu'elles avaient enfin décidé, après bien des hésitations et des craintes, de confronter le directeur d'une clinique médicale concernant des pratiques abusives de la part d'un médecin, elles avaient franchi le même pas: elles avaient pris en charge le droit au respect de leur corps et cherché guérison et justice.

De telles réflexions qui émergent du vécu des femmes doit constituer la base à partir de laquelle vont s'élaborer des relations saines et holistiques entre les femmes et les hommes. Un tel lien organique avec des regroupements de femmes doit faire partie intégrante de notre travail comme théologiennes féministes. Il s'agit pour nous de respecter la sagesse et les intuitions théologiques des femmes qui ont beaucoup à nous apprendre tant à partir de leur expérience multidimensionnelle de l'oppression que de leur capacité de résister, de rebondir et de vivre l'espérance.

Notre vision de la transformation des rapports femmes-hommes ne peut ignorer le rôle des hommes dans ce travail. A Pointe-St-Charles, nous cherchons à impliquer les hommes dans cette réflexion. Il y a un an, nous avons entrepris un programme de repas communautaire tous les midis à l'intention des parents de jeunes enfants. A l'un de ces repas, le groupe de réflexion des femmes a fait porter la discussion sur les rapports femmes-hommes et les stéréotypes. Avec finesse, les femmes firent participer les enfants et elles prirent soin que les hommes ne se sentent pas trop menacés. En fait, l'échange fut encourageant et prometteur. C'est l'approche des "petits pas"...mais c'est ainsi à Pointe-St-Charles. Pourvu qu'on avance.

Il y a quelques semaines, j'ai animé une journée de réflexion sur la théologie féministe pour un groupe oecuménique composé uniquement de pasteurs et de prêtres masculins. Les questions qu'ils voulaient aborder concernaient l'utilisation du langage inclusif dans la liturgie, la spiritualité des femmes qu'ils percevaient comme exclusive et menaçante, les progrès réalisés durant la Décennie, la théologie féministe et...la place des hommes là-dedans! Bref, tout un programme de rattrapage.

Deux exercices ont semblé rejoindre l'ensemble des participants. D'abord une relecture du récit de Hagar qui illustre la possibilité d'un renouveau dans l'interprétation des textes bibliques en partant du point de vue d'une femme. Puis l'utilisation de la grille de Sheila Collins pour analyser la pyramide du pouvoir patriarcal. Après avoir dépassé une forte résistance contre l'utilisation de catégories reliées au genre (père, épouse, frère, fille), nécessaire pour procéder à une analyse sociale structurelle, tous ces

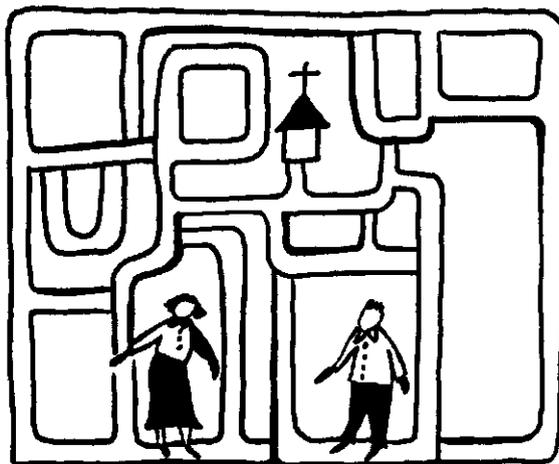
messieurs ont dû se rendre à l'évidence qu'ils remplissaient eux-mêmes une fonction d'épouse, voués qu'ils sont à plaire et à obéir à la puissante Eglise institution.

Comme féministe, je crois que notre engagement à faire de la théologie à partir d'une expérience de lutte et de solidarité offrira une voie de libération non seulement aux femmes mais aussi aux hommes c'est-à-dire à l'humanité qui cherche une vie plus juste dans le respect mutuel, dans la totalité de la création.

(Suite de la page 10)

3. Recherches de nouvelles relations entre les hommes et les femmes

Dans cet univers, se tracent de nouvelles trajectoires entre les hommes et les femmes. Celles-ci sont sur le même terrain que les hommes; elles cherchent avec eux des réponses aux questions nouvelles. Les hommes n'ont plus nécessairement l'autorité, la priorité sur le plan scientifique, social; ainsi, des femmes sont cheffes d'entreprises, d'institutions, etc., présentes et participantes à part entière. La théologie, notamment dans l'ecclésiologie, l'éthique et autres sections, doit refléter et soutenir cette genèse en oeuvre, cette nouvelle constitution des relations hommes- femmes. L'Église doit voir à se laisser transfigurer, à traverser son image masculine, patriarcale, pour atteindre un lieu de véritable mise en rapport des hommes et des femmes, pas un lieu de subordination, mais d'ordination, d'intégration. Alors, émergeront de nouvelles façons de vivre, de penser, de prier, de célébrer. Des petits pas sont faits, mais nous espérons que de grandes enjambées seront bientôt possibles, avec audace.



Les rapports sociaux de sexe selon le Catéchisme de l'Église catholique

*Denise Couture
Bonne Nouv'ailes*

Prologue

J'ai fait un voyage dans un pays lointain et étrange. On y entend la voix de Dieu, une voix grave qui traverse le ciel. Je voulais profiter de mon séjour dans cette contrée pour demander à Dieu quelle direction il fallait donner à la quête d'une ékklesia féministe, mais je compris très vite que la voix n'entendait pas les questions. Elle expliquait, plutôt, de façon ordonnée et articulée, les pensées auxquelles les habitants de ce pays devaient adhérer.

Dieu parlait de ses propres créations, de sujets tels la chute des anges, la rédemption, les sacrements de guérison... Il aborda aussi d'une certaine manière ce qui m'intéressait. Il expliquait quelle était la nature de l'homme, de la femme et des rapports entre ces deux créatures. Mais cet enseignement ne se faisait que par bribes longuement entrecoupées par plusieurs autres sujets. Tout se passait comme si la voix craignait de tirer les véritables conclusions de sa pensée. Je pensai que Dieu avait peur de la fée bleue des contes d'enfants: qu'il lui fallait maintenir son discours dans une ambiguïté suffisante pour pouvoir à la fois préserver quelques-unes de ses idées éternelles et échapper au courroux de la fée qui finirait bien, un jour, par entrer dans une grande colère et qui déciderait peut-être de la transformer en colombe qui virevolte dans le vent.

Je quittai ce pays amère et déçue. De retour à la maison, je trouvai sur une table une splendide baguette magique. Je croyais rêver... Une petite fée bleue apparut. Elle me salua et se présenta comme la 'fée des dents'! Les enfants de la maison se préparaient à accueillir les diabolins et les diabolines du quartier; c'était le jour de l'Halloween. Je fis le vœu, ce jour-là, que les petites filles croient encore longtemps aux fées bleues qui sont en elles, au pouvoir qu'elles tiennent dans leur main d'imaginer et de faire leur liberté.

Le catéchisme

Jean-Paul II a ordonné la publication du nouveau catéchisme universel de l'Église catholique le 11 octobre 1992, jour du "trentième anniversaire de l'ouverture du

deuxième Concile du Vatican"¹¹. Ce fut lors du Synode des évêques, convoqué par Jean-Paul II à l'occasion, cette fois, du vingtième anniversaire de la clôture du concile, qu'émergea ce projet de rédiger "un catéchisme ou compendium de toute la doctrine catholique tant sur la foi que sur la morale" (p. 6).

L'intérêt du document pour une analyse féministe tient à ceci qu'il offre, pour la première fois depuis Vatican II, une synthèse officielle de la théologie doctrinale de l'Église catholique. On a en main un ouvrage long (le texte français comporte 676 pages) qui expose le système de pensée des théologiens romains développé sous le pontificat de Jean-Paul II. Il s'inscrit dans une action politico-théorique, de la part de Rome, qui consiste à sauter par-dessus les éléments réformateurs du concile Vatican II pour fondre en un grand tout cohérent des événements aussi différents que Vatican II et le concile de Trente ou que Vatican I et la nouvelle évangélisation. La stratégie discursive du catéchisme consiste à faire parler Dieu: "Dieu a créé...", "Dieu a voulu...".

S'il fallait donner un nom à ce système de pensée, je l'appellerais une 'nouvelle théologie classique': 'nouvelle' parce qu'elle s'autorise d'autorités et de langages nouveaux, mieux adaptés à la situation présente; et 'classique' parce qu'elle repose encore sur une pensée de l'ordonnance divine de la hiérarchie des êtres.

La doctrine sur la nature des rapports entre l'homme et la femme est, également, à la fois 'nouvelle' et 'classique'. Elle comporte les deux éléments suivants: 1) L'homme et la femme sont créés et voulus par Dieu *égaux* et *complémentaires*¹². Voilà un langage renouvelé et adapté aux sensibilités culturelles de notre présent. 2) La femme est créée comme un *secours* pour l'homme (no. 1605, voir aussi no. 371). Voilà, cette fois, un effet de la pensée hiérarchique du catéchisme. Cette doctrine ne modifie pas la conception des dirigeants de Rome, mais il est intéressant de voir comment, dans le catéchisme, nouveauté et classicisme sont articulés, de voir ce qu'ils n'osent plus et ce qu'ils osent encore écrire à propos des femmes en 1992.

L'homme et la femme sont égaux

Cette thèse comporte deux aspects, l'un théologique (l'homme et la femme sont images de Dieu "avec une égale dignité", no. 2335), l'autre anthropologique (l'homme et la femme sont égaux "en tant que personnes humaines, no. 369).

¹¹ *Catéchisme de l'Église catholique*, Paris, Mame-Librairie éditrice vaticane, 1992, 676 p.; p. 9. Les numéros entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition.

¹² L'homme et la femme sont créés "l'un pour l'autre" (no. 371, 372, 1605), "à la fois égaux en tant que personnes ('os de mes os') et complémentaires en tant que masculin et féminin" (no. 372).

"Être homme", "être femme" est une réalité bonne et voulue par Dieu: l'homme et la femme ont une dignité inamissible qui leur vient immédiatement de Dieu leur créateur. L'homme et la femme sont, avec une même dignité, "à l'image de Dieu". Dans leur "être-homme" et leur "être-femme", ils reflètent la sagesse et la bonté du Créateur (no. 369).

Au plan théologique, l'homme et la femme, les deux, sont images de Dieu et peuvent participer à l'ordre du salut¹³. Cette égalité n'a cependant pas d'incidence dans l'ordre social. Elle signifie seulement que Dieu a créé l'*humanité*, homme et femme (no. 2331).

Au plan anthropologique, le catéchisme introduit une référence à la théorie moderne des droits fondamentaux de la personne humaine et cite le texte bien connu de *Gaudium et spes*: "Toute forme de discrimination touchant les droits fondamentaux de la personne, qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau, la condition sociale, la langue ou la religion, doit être dépassée comme contraire au dessein de Dieu" [GS 29,2] (no. 1935).

Selon le catéchisme, l'égalité des humains signifie qu'on doit leur reconnaître une *égale* dignité humaine: "L'égalité entre les hommes (sic!) porte essentiellement sur leur dignité personnelle et les droits qui en découlent" (no. 1935). Mais ces droits sont si fondamentaux, selon le catéchisme, qu'ils "sont antérieurs à la société" (no. 1930). Ainsi, malgré sa référence aux droits de la personne, aux droits légitimes des hommes et des femmes, la notion anthropologique d'égalité n'ajoute rien à la notion théologique. Elle signifie aussi, seulement, que "Dieu donne la dignité personnelle d'une manière égale à l'homme et à la femme [Familiaris consortio, 22]" (no. 2334).

En somme, la notion d'égalité de l'homme et de la femme, dans le catéchisme, précède l'ordre social, tout comme la possibilité d'accéder au salut, la dignité humaine et les droits fondamentaux. Elle ne signifie rien de plus que ceci: ni l'homme, ni la femme ne sont des animaux. Les deux sont des humains. La nature des rapports sociaux entre l'homme et la femme est explicitée par une autre notion, dans le catéchisme, celle de la complémentarité.

¹³ Pour une analyse de cette thèse chez Thomas d'Aquin et Augustin, voir Kari Elisabeth Børresen, "Fondements anthropologiques de la relation entre l'homme et la femme dans la théologie classique": *Concilium* 111 (1976) 27-39. Sur cette question, le catéchisme de 1992 n'ajoute rien à la théologie classique sinon l'emploi stratégique du mot "égalité".

L'homme et la femme sont complémentaires: la femme est un secours pour l'homme

Selon le catéchisme, Dieu a instauré une "hiérarchie des créatures" (no. 342) que l'on reconnaît dans le récit de la création en six jours, il a voulu que l'homme soit "le sommet de la création" (no. 343) et il a voulu la complémentarité entre toutes les créatures: "*l'interdépendance des créatures est voulue par Dieu. (...) [Les créatures] n'existent qu'en dépendance les unes des autres, pour se compléter mutuellement, au service les unes des autres*" (n. 340).

Ma question: quelle place occupe la femme dans cette hiérarchie des êtres voulues par Dieu? Le langage sexiste du document, qui fut rédigé en français, crée une ambiguïté. Le mot 'homme', dans "l'homme est le sommet...", est-il employé au sens générique (homme et femme) ou au sens spécifique (humain de sexe masculin)? Comment comprendre la complémentarité de l'homme et de la femme?

La théologie classique plaçait la femme entre l'homme et les animaux dans l'ordre hiérarchique et fondait cette position sur le récit biblique du deuxième chapitre de la Genèse, alléguant que la femme, tirée de la côte de l'homme, avait été créée par Dieu la deuxième. On ne trouve pas cet argument dans le catéchisme. Au contraire, l'homme et la femme sont "*créés ensemble*" (no. 371). De plus, les théologiens romains citent l'autre récit biblique de la création, celui du premier chapitre de la genèse: "Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu Il le créa, homme et femme Il les créa" (Gn 1,27) (no. 355, voir aussi no. 2331).

On lit tout de même ceci dans le catéchisme:

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que Je lui fasse une aide qui lui soit assortie" (Gn 2, 18). Aucun des animaux ne peut être ce "vis-à-vis" de l'homme (Gn 2, 19-20). La femme que Dieu "façonne" de la côte tirée de l'homme et qu'Il amène à l'homme, provoque de la part de l'homme un cri d'admiration, une exclamation d'amour et de communion: "C'est l'os de mes os et la chair de ma chair" (Gn 2,23). L'homme découvre la femme comme un autre "moi", de la même humanité (no. 371).

Cette interprétation est un exemple insigne d'un regard androcentrique, d'une conception qui adopte le point de vue de l'homme. On ne demande pas comment l'homme et la femme sont complémentaires, mais plutôt comment la femme est complémentaire de l'homme, comment elle le complète. Selon le catéchisme, donc, Dieu crée la femme parce que l'homme a besoin d'une semblable en humanité. "La

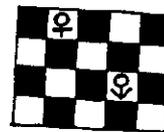
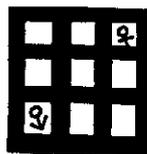
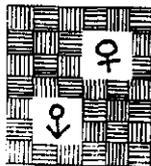
femme, 'chair de sa chair', c'est-à-dire son vis-à-vis, son égale, toute proche de lui, lui est donnée par Dieu comme un 'secours'" (no. 1605). Le catéchisme ne précise nulle part, à ma connaissance, de quel secours il s'agit. Nous savons seulement que la complémentarité des sexes doit viser l'harmonie dans le mariage:

Il revient à chacun, homme et femme, de reconnaître et d'accepter son *identité* sexuelle. La *différence* et la *complémentarité* physiques, morales et spirituelles sont orientées vers les biens du mariage et l'épanouissement de la vie familiale. L'harmonie du couple et de la société dépend en partie de la manière dont sont vécus entre les sexes la complémentarité, le besoin et l'appui mutuels (no. 2333).

Les théologiens ne tirent pas les conclusions que la théologie classique pouvait tirer sans scrupule de ce qui précède. La fonction de "secours" de la femme était comprise comme celle d'assurer à l'homme une descendance. La femme était pour l'homme une auxiliaire en vue de la procréation. On peut conclure seulement, à propos de la doctrine du catéchisme de 1992, que la notion androcentrique de "complémentarité" comporte l'idée générale d'un "secours" apportée par la femme à l'homme.

En somme, l'égalité de l'homme et de la femme n'a, dans le catéchisme, aucune incidence sur le plan social puisqu'elle signifie une égalité en dignité humaine. La complémentarité implique cependant un rôle social d'aide assignée à la femme. Cette 'nouvelle théologie classique' justifie le principe de la subordination sociale de la femme sans préciser son contenu. Elle expose une doctrine classique dans des mots modernes qui permettent de la camoufler. L'emploi stratégique des expressions bien reçues 'égalité' et 'complémentarité' occupe la fonction stratégique d'épargner aux théologiens romains d'avoir à tenir un discours clair et explicite sur la subordination sociale du groupe des femmes par rapport au groupe des hommes.

La femme, égale et complémentaire? Il faut rejeter ce discours, le démasquer, montrer son caractère intolérable. Les mots égalité et complémentarité sont piégés et si des féministes devaient elles-mêmes employer ces expressions, ne doivent-elles pas le faire avec la plus grande précaution?



A propos du monothéisme androcentrique

Yvone Gebara - Brésil

Note. Pour ne pas trahir la pensée de l'auteur, nous avons conservé le langage parlé dans l'écriture de ce texte.

Je vais traiter de la question des représentations sexistes de la théologie catholique à partir d'un point de vue. Les théologies, comme nous le savons, sont des essais de réponse à un certain nombre de questions. Elles ne sont donc pas neutres face aux attentes concrètes des différents groupes humains. Dans ce sens, la théologie chrétienne ne pouvait penser l'être humain en dehors des représentations sociales, politiques et culturelles du patriarcalisme.

Or, ce n'est pas une nouveauté de constater que l'anthropologie chrétienne favorise l'être dit masculin qui, considéré comme premier, détermine l'être féminin comme être second. Beaucoup d'encre a coulé, ces dernières années, pour expliciter les raisons de cette inégalité. On a cherché dans la tradition, la philosophie, les institutions; on a dénoncé les comportements inégaux. A toutes ces observations, je voudrais ajouter un aspect que nous ne soulignons peut-être pas assez, du moins en Amérique latine.

A mon avis, un des éléments qui accentuent l'inégalité entre les hommes et les femmes vient de notre monothéisme androcentrique qui présente Dieu comme une personne unique, de sexe masculin, porteuse d'un désir et d'une volonté. Ce Dieu tout autre, tout-puissant, au-dessus de tout, règne sur tous. En ce sens, Dieu s'oppose à ce que nous appelons la nature et, jusqu'à un certain point, la culture. Ce monothéisme, né du patriarcat, a construit l'Orient et l'Occident.

Dans ce système, les femmes, considérées comme proches de la nature, sont donc reléguées au niveau structurel et jugées, par conséquent, comme moins parfaites et, d'une certaine façon, comme complices des réalités qui s'opposent à Dieu. La maison, le monde domestique, c'est le monde de la nature: faire la cuisine, laver, planter, avoir des enfants, les élever, c'est garder l'ordre voulu par Dieu le Père; c'est maintenir, d'une certaine façon, sa transcendance au-dessus de tout. Or, dans notre théologie, les réalités de la nature doivent rester nature et, comme telles, être dominées. Il ne s'agit donc pas là d'un hasard.

C'est clair. La question du patriarcalisme est une question de structure et les tenants de ce patriarcalisme utilisent la volonté de Jésus pour légitimer cette structure. Jésus Christ, mis au même rang que Dieu, est utilisé pour légitimer les propos des pouvoirs de l'institution cléricale qui continuent à dévaloriser les femmes. Je voudrais citer à ce

propos un document romain où l'on peut lire, en parlant des ambiguïtés de la société moderne: "Il est arrivé parfois qu'un féminisme mal compris porte à revendiquer le droit à prendre part à la vie de l'Eglise dans des ministères qui ne sont pas compatibles avec la structure hiérarchique selon la volonté du Christ" (document préparatoire au synode sur la vie religieuse, p. 36).

Mais qui peut dire quelle est la volonté du Christ? De quel Christ s'agit-il? Ceci n'est qu'un exemple qui rend compte de ce monothéisme androcentrique, patriarcal, présent dans la cosmologie et l'anthropologie catholiques, ce qui rend l'avènement de la liberté et de l'égalité entre les hommes et les femmes plus difficile encore. Aller au-delà de cette anthropologie semble être une condition pour retrouver nos racines humaines qui vont en-deçà et au-delà des représentations patriarcales qui nous ont été enseignées comme vérité pendant des siècles.

Je pense que les jalons pour de nouvelles relations entre les hommes et les femmes, au niveau de l'Eglise et de la théologie, viendront d'une part du dépassement des monothéismes personnels androcentriques, caractéristiques des religions patriarcales. Je dis, d'une part, car la situation ne relève pas que de l'ordre théologique. Elle relève aussi de l'ordre politique, social et culturel. La théologie n'est qu'un des aspects de cet ensemble de relations. Se restreindre au théologique, c'est en arriver à considérer les images de Dieu tout simplement comme des métaphores qui nous aident à nous dire à nous-mêmes. Finalement, parler de Dieu, c'est parler de la femme et de l'homme; parler de Dieu, c'est parler de nos questions, de nos questions souvent sans réponse.

Dieu n'est pas un être comme je suis un être. Dieu, c'est une situation dans laquelle tout être humain est immergé. Accepter que de dire Dieu c'est dire quelque chose de soi-même, c'est aussi accepter de dire Dieu au pluriel, au-delà de Dieu-e (masc/fém). Cette façon de dire Dieu permettra l'avènement d'une nouvelle cosmologie, d'une nouvelle anthropologie qui dépassent le schéma dualiste d'où nous viennent tout le sentiment de culpabilité, tout le poids du péché et la peur de notre corps.

Dépasser le schéma dualiste qui nous a modelées pendant des siècles nous permettra d'engager un dialogue plus large avec différentes approches religieuses. Je pense que nous sommes fatiguées de ce discours de supériorité de l'Eglise chrétienne, de ce discours de supériorité des hommes par rapport aux femmes, du monde chrétien par rapport au monde païen. Nous, du monde chrétien, nous savons quelle est la volonté de Dieu. Ne sommes-nous pas le peuple élu, le sel de la terre, la lumière du monde, le levain dans la pâte? C'est cette espèce de supériorité qui nous a caractérisées et dont nous avons été les complices, qui touche maintenant à sa fin. Je ne peux pas prédire que ça finira bientôt mais les premiers cris d'agonie se sont déjà fait entendre.

Alors je propose qu'on ose toucher le monothéisme dans son expression historique car toucher à ce genre de monothéisme, c'est toucher à la source d'un pouvoir hiérarchique et impérial qui semble de plus en plus opposé aux cris des hommes et des femmes crucifiés et opprimés du monde. Toucher le monothéisme, c'est proposer le vécu de la transcendance autrement. C'est accepter d'être habitées nous aussi, en tant qu'Eglise, par le non-savoir. Le patriarcalisme sait tout par rapport à cet être qu'il appelle Dieu. Nous, femmes, nous ne parlons pas de cet être, nous ne savons pas qui il est.

Proposer le vécu de la transcendance autrement, c'est interpréter autrement la tradition chrétienne pour la rendre plus significative aujourd'hui, plus vivable, plus en condition de dialogue. C'est la considérer non plus comme la Tradition mais une tradition parmi d'autres.

Échanges avec les participantes

D.C.

A propos de Dieu Père, je suis tout à fait d'accord avec Yvone. Ce Dieu Père, dans le ciel, a des fils et ne s'adresse qu'à ses fils. Eux seuls savent ce que veut leur Père. Nous, femmes, nous n'avons qu'à suivre. Le problème est là. Dans le catéchisme, il est dit: "Dieu n'est aucunement à l'image de l'homme. Il n'est ni homme ni femme. Dieu est un pur esprit en lequel il n'y a pas place pour la différence des sexes" (no 370). J'ai essayé de comprendre. Mon interprétation est la suivante: On est vraiment dans la ligne augustinienne où l'âme est asexuée. On est en train de légitimer la conception de l'égalité comme quelque chose d'extrêmement abstrait. L'âme est asexuée, l'esprit est asexué. C'est au niveau asexué que les femmes et les hommes sont égaux. J'ai l'impression que c'est dans ce sens-là qu'on dit que Dieu est asexué.

Y.G.

On ne saurait faire la critique du monothéisme, sans faire aussi la critique de l'Incarnation et de la Trinité. Ce choix suppose un grand travail de déconstruction qui ne peut être fait par des hommes. C'est à nous, femmes, qu'il revient de prendre la responsabilité de cette déconstruction qui inclut la christologie et la dogmatique.

Nous avons toujours pensé Dieu comme un être-en-soi qui, à un moment donné de l'histoire de l'humanité, envoie son Fils sur terre. Affirmer cela, c'est pratiquement continuer la tradition d'un Dieu imaginé comme tout autre, hors de la série de la création. Dans notre imaginaire religieux, comme dans le catéchisme, ce Dieu est un pur esprit. Ce concept conçu au niveau théorique ne veut rien dire dans la réalité puisque, dans notre histoire, Dieu est masculin.

D'après cette conception, les femmes, malgré leur complicité, n'ont pas de paroles décisives au plan politique. Et même au niveau domestique, leur parole est toujours secondaire parce que le privé est relié au public. Croire le contraire, c'est se faire illusion et, c'est dans cette illusion que les hommes essaient de maintenir les femmes lorsqu'ils les proclament reines du foyer alors qu'elles ne le sont pas. C'est ce dont témoigne une femme brésilienne, devenue conseillère municipale, après avoir vécu dans un bidonville: "Je me suis rendu compte que le manque d'eau, ce n'était pas l'affaire de ma maison, que le manque de nourriture, ce n'était pas une question privée mais une affaire politique". Le fait de manquer de haricots, c'est une question politique liée à la conception d'un Dieu éloigné, tout puissant en lui-même et imaginé par des hommes.

Le mythe de l'incarnation, c'est aussi un mythe construit par des hommes, par des sociétés masculines: la société grecque, par exemple. Cette idée de l'incarnation de Dieu ne vient pas d'abord de la tradition juive. Elle est venue du dehors. Si on ne déconstruit pas ce mythe, pour en revenir à un Jésus simplement homme, cette espèce de domination de Dieu sur les femmes, comme sur tous les opprimés, va continuer car le mot Dieu vient du pouvoir. C'est le pouvoir qui dit Dieu.

R.M.

Depuis quand a-t-on fait Dieu et Satan? le bon et le mauvais séparés l'un de l'autre? Si Dieu nous a créés à son image, il y a quand même en moi quelque chose de négatif qui fait que je peux être faible tout en me reconnaissant de Dieu, ce qui n'est pas possible dans la théologie catholique. Il faut une intervention de ce Tout Autre qui passe par un tout autre pour me réconcilier avec lui et me réconcilier dans mon humanité.

Y.G.

Aujourd'hui, partout dans le monde, on assiste à un processus de déconstruction du catholicisme. Il ne s'agit pas de nier des valeurs comme l'amour, la justice, la miséricorde mais de refuser leur formulation mythique traditionnelle. On assiste à la déconstruction d'une anthropologie qui considère l'être humain comme mauvais. La tradition chrétienne a toujours considéré l'homme (homme et femme) comme mauvais, comme pécheur. C'est cette anthropologie négative qui fait qu'on a besoin qu'un autre vienne nous sauver, que les pauvres des pays du Tiers-Monde ne peuvent pas se sauver sans les pays du Premier-Monde. On assiste aujourd'hui à l'avènement de groupes qui disent non à cette conception. On ne comprend plus le monde de cette façon. On ne comprend plus les références religieuses de cette façon.

D.C.

Quand on imagine une image plurielle de Dieu, pense-t-on aux images proposées par différentes églises ou à la multiplicité des images proposées par une même église? Que voulez-vous dire par image plurielle de Dieu?

Y.G.

C'est très simple et très compliqué à la fois. Je pense que nous sommes d'accord que dire Dieu c'est dire quelque chose de nous. Quand une femme qui n'a plus de haricots dit mon Dieu! "Dieu" veut dire j'aurais besoin de haricots. Quand quelqu'un de ma famille est malade et que je dis mon Dieu! ça veut dire que, dans mon expérience, cette maladie est tellement dérangeante que j'en ai peur, que je me sens impuissante devant cette maladie. Donc l'appel à Dieu, c'est finalement l'expression d'une expérience de manque. Quand je suis ravie en extase, je dis Dieu aussi comme si je trouvais là un bonheur qui me dépasse et que je ne peux retenir.

Si je reviens à l'expérience humaine, je vois que le recours à Dieu réfère à mon histoire. Le patriarcalisme a détaché Dieu de mon histoire. Il l'a placé dans l'au-delà et lui a donné une volonté. Alors je suis toujours en tension entre mon besoin et la volonté de cet être qui a nom Dieu. Le grand apport des femmes aujourd'hui, c'est de dire: Dieu, c'est mon besoin de haricots, c'est la parcelle de terre qui m'est nécessaire pour planter, c'est un amour qui me fait vivre, c'est la justice qui doit exister. Dieu, c'est une expérience et non pas une idée ni un être en soi. Dieu, c'est l'expérience d'une relation profonde à soi-même et aux autres. C'est dans ce sens que je dis que les images de Dieu sont plurielles : ami, amie, amoureux, amoureuse, bol de haricots, fleur, semence, terre... Tout s'appelle Dieu mais rien n'a le caractère d'un absolu comparable à cet Autre dans l'au-delà où le patriarcalisme a mis Dieu.

J.D.

N'y a-t-il pas un danger de finir par dire: je suis Dieu?

Y.G.

Je pense que toute expérience humaine est limitée. Les gens qui viendront après moi penseront sûrement autre chose. Nous avons gardé jusqu'à présent cette espèce d'idée fixe, héritée du Moyen Age, que l'éternel est meilleur que le passager, que ce qui a du poids, c'est ce qui est stable, ce qui donne une sécurité.

On pense que dire Dieu, bol de haricots, amour, ami, passion, c'est du panthéisme, une diminution de Dieu. Mais c'est exactement le contraire. Si Dieu est ce qui me fait vivre, le bol de haricots me fait vivre, l'ami me fait vivre... J'ai été formée à l'idée d'un Dieu lointain, parfait, tout-puissant. Comment un tel Dieu peut-il me faire vivre? Et que font les parfaits? les tout-puissants? Je ne pense pas seulement aux hommes mais aussi aux nations impérialistes. Dans ce sens-là, changer l'image de Dieu, le désigner par d'autres métaphores, c'est oser dire une nouvelle organisation du monde.

R.M.

A quoi sert-il d'être croyant d'une tradition si toutes les traditions se valent?

Y.G.

Justement, on ne peut pas dire que tout se vaut parce que nous sommes les meilleurs. Nous avons été formées comme cela. C'est notre mentalité.

Notre Eglise, avec son triomphalisme, nous a toujours fait croire que les autres sont moins bons, que les autres approches religieuses sont moins parfaites. Et nous avons cru cela à un tel point que le christianisme a été capable de détruire des milliers de personnes au nom de quoi? Au nom de la pureté de notre vérité, au nom finalement du Dieu là-haut. C'est lui qui sait, c'est lui qui connaît et c'est lui qui sauve. Nous, femmes, nous commençons à en avoir marre de ce Dieu. Nous voulons le dire autrement.

L.L.

Comment recréer un rituel avec une autre image de Dieu? Est-ce que ce serait réécrire des textes?

Y.G.

Pour un moment, on ne sait pas. Il faut faire silence. Il faut se donner le temps de célébrer la vie, de célébrer les forces de la nature. Aux Etats-Unis, beaucoup de femmes travaillent en ce sens. C'est tout nouveau. On n'est pas habitué à ce nouveau pas de danse. Moi-même, je ne sais pas encore le danser.

R.M.

On a parlé de mon rapport à Dieu à partir de mon quotidien, on n'a pas parlé de mon rapport à Dieu à partir de mon rapport à l'autre. Comment Dieu se dit-il dans ça?

Y.G.

Je vous invite à porter cette question. Ce n'est pas simple. Notre langage, notre expérience de Dieu est encore fondamentalement très patriarcale. Nos questions sont encore des questions inspirées de l'ancienne approche. C'est pourquoi il faut continuer à en faire la critique. Je veux enseigner le nouveau pas mais je ne le connais pas encore. Je soupçonne qu'il y a un pas meilleur que celui qu'on m'a appris à danser, mais mon corps n'est pas encore habile à le faire. C'est le schéma ancien qui revient.

M.D.

Dans les ateliers, on a senti beaucoup d'hésitations, on s'est posé un grand nombre de questions. On n'a peu de réponse. On est en état de recherche.

Y.G.

Cette observation est très importante. Nous avons toujours peur de ne pas savoir les réponses. Le patriarcat a toujours des explications même quand il n'y en a pas. Dieu explique tout. Et soudain on ose dire: je ne sais pas, je ne vis pas cela. C'est la spiritualité du non-savoir.

D. C.

Je trouve que c'est bon signe qu'on ne sache pas trop dans quelle direction aller, vers qui se retourner, ni qui est Dieu. C'est très bon d'être déstabilisées parce que cela incite à faire porter notre attention sur la recherche elle-même, sur le fait de chercher et comment chercher. A partir de ce que nous venons de vivre, je ne suis pas sûre que nous soyons prêtes à proposer de grandes thèses sur les rapports de sexe. On a comme une nuit à traverser au niveau du réfléchir pour trouver comment on va produire ces représentations. Quant au monothéisme, attaquer, remettre en question, c'est chercher autre chose. On ne peut à la fois lutter contre le patriarcat et cautionner le christianisme.

Y. G.

Ce que nous croyons, ce n'est pas ce qui est proposé par l'Eglise institutionnelle. Mais elle est là et nous sommes là. Nous sommes elle aussi. C'est ça pour moi qu'il est important de dire. En réalité, cette hiérarchie que je critique n'est pas en dehors de moi. Elle est en moi. Elle existe parce que moi aussi, en un certain sens, je lui permets de vivre. Je pense que les changements se font dans la lutte où je mets un pied dans l'institution pour essayer de la déstabiliser et un pied dans la construction d'une autre chose qui a bon goût, bonne odeur de printemps. Je me dis que cet inconfort fait partie de la contradiction que vit notre génération. Mais il faut tenir et investir davantage dans ce qui nous fait vivre.

M. G.

A partir des rapports hommes-femmes, on a débouché sur l'image de Dieu. On a perçu toute la cohérence du système (ecclésial et patriarcal) et de ses retombées. Quand on a compris cela, on a compris beaucoup de choses. Un vaste chantier est ouvert. Je nous invite à mettre les deux mains dans ce chantier pour longtemps. J'ai beaucoup appris, beaucoup de choses graves sans que le monde entier s'écroule. Là, entre nous, on a un espace de liberté pour ébranler le monde.

Célébration de clôture

Nous trouvons important, à la fin de cette journée, de passer de notre effort de recherche à une dimension symbolique de notre vécu, à une expression liturgique, spirituelle de notre démarche.

Sur une table, recouverte d'une nappe de couleur rouge, symbole de l'énergie dont nous avons besoin collectivement pour nourrir notre espérance, sont placées trois

coupes de vin évoquant à la fois notre pluralisme et la Trinité de Roublev. Les deux chandelles allumées symbolisent notre complicité.

Au cours de la célébration, nous serons invitées à partager ces coupes en mémoire de Quelqu'un qui a posé ce geste avant nous, manifestant ainsi notre acquiescement au projet de Jésus que nous voulons poursuivre selon l'approche découverte ensemble.

La célébration s'ouvre par un poème de Monique Dumais inspiré de Gn 2,25.

"Or tous deux étaient nus, l'homme et sa femme
et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre."

Retrouver sa nudité,
Se mettre à nu,
Se débarrasser de son masque,
de sa carapace,

Raviver ce que l'on est
dans la fraîcheur de son être,
dans sa beauté première
sans crainte,
avec émotion.

Vaincre les peurs,
les tristesses
qui nous habitent
et nous empêchent de nous dépouiller.

Les hommes et les femmes
ont été créés
pour se reconnaître mutuellement,
pour s'affirmer dans leurs élans,
pour confirmer leurs audaces.

Nus, hommes et femmes ont été engendrés;
nus, ils et elles retourneront
à la terre nourricière.

Suit le récit de la femme souffrant d'hémorragie tiré de Marc 5,21-34.

A la suite de ces lectures, nous sommes invitées à partager nos propres cheminements, nos propres guérisons, notre quête de spiritualité, notre vision nouvelle

des hommes et des femmes, nos projets, nos angoisses, nos espérances, notre audace...

Après le partage de la parole, nous partageons la coupe pour ce qu'elle comporte de risque, d'audace et d'espoir.

Nous sommes prêtes désormais à retourner sur le chantier.



Célébration de Noël

Bonne Nouv'ailes

A la mémoire de Denyse Joubert-Nantel

«Marie-Dolorosa,
guide nos pas à travers les croix du chemin,
donne-nous le courage de la quotidienne lutte.»

Dyonisia

Une des activités favorites du groupe L'autre Parole est la réécriture. Pour la célébration de Noël, les femmes de Bonne Nouv'ailes ont décidé de réinventer le mythe de la nuit de Noël. Nous ne voulions plus d'une imagerie qui tourne l'attention vers le père et le fils, Joseph et Jésus; vers un Joseph debout à l'extérieur de la crèche, bâton à la main, et qui attend la naissance de son fils. La venue de l'enfant est tellement épurée dans cette imagerie, que Jésus sort pratiquement tout habillé du ventre de sa mère.

Avec joie, nous avons recomposé le mythe de la naissance de Jésus, cette fois-ci en détournant la lumière des étoiles vers celle qui met au monde un enfant, mais aussi celle qui met au monde toutes nos mises au monde comme chrétiennes. Nous voulions une Marie libre et joyeuse, forte aussi; une Marie en chair et en os qui saigne et qui est entourée de sages-femmes.

Et notre nuit n'a pas perdu de son attrait, de son mystère. Notre nuit de Noël est merveilleuse; c'est une Sainte Nuit.

Nous avons choisi de faire parler Marie avec et contre la Tradition. Cette Tradition qui habite nos nuits de Noël depuis l'enfance, qui colore notre foi, qui jusqu'à maintenant, osons-nous dire, était la seule voix annonciatrice de la Bonne Nouvelle.

L'autre Parole s'élève pour annoncer *notre* bonne nouv'ailes...

Mise en scène proposée

Un paravent blanc, derrière lequel nous avons installé une forte lumière. Entre les deux, formant une ombre chinoise, une silhouette en soutane: la Tradition.

Devant le paravent, des chaises. Sur la gauche, le chœur. Il représente l'Éclésiastie des femmes. Sur la droite, pour répondre à la Tradition, Marie. Entre les différents actes, on peut introduire de la musique et/ou des symboliques.

Ouverture

CHOEUR: Plusieurs ont entrepris de composer une histoire des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis celles et ceux qui avaient tout vu depuis le commencement et qui se sont mis au service de la Parole.

Il nous a paru bon, à nous aussi, après nous être soigneusement informées de tout à partir des origines, d'en écrire pour vous, chères sœurs, un récit ordonné. (Luc 1, 1-3)

TRADITION: Voici donc le récit de la Nuit de Noël.

MARIE: Voici donc le récit de la Nuit de Noël...

CHOEUR: ...Nuit où la Parole s'est faite chair et où elle a établi sa demeure parmi nous. Nous avons contemplé sa force, qu'elle tenait de sa mère, elle-même instruite par les forces surnaturelles qui l'avaient choisie pour s'incarner en elle.

TRADITION: Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères, Juda engendra Pharès et Zara de Thamar, Pharès engendra....(Mt 1, 2-16)

MARIE: Je suis Marie, fille d'Anne de Cana. Notre famille est unie et joyeuse. J'étais si jeune! ... Une fille de feu. J'aimais la vie et j'y mordais sans crainte. J'étais à l'orée de ma vie de femme et je me sentais unique, appelée. Je savais que Dieu, en qui j'avais une foi absolue, ferait pour moi de grandes choses. Je me sentais invincible, forte d'une autre force... et je rendais grâce.

TRADITION: Le nombre des générations est donc: quatorze d'Abraham à David, quatorze de David à la déportation de Babylone, quatorze de la déportation de Babylone au Christ. (Mt 1, 17)

MARIE: J'étais vierge...

La conception

CHOEUR: Voici l'histoire d'une mise au monde...

TRADITION: Voici l'origine de Jésus Christ. Marie, sa mère, était accordée en mariage à Joseph; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. (Mt 1, 18)

MARIE: J'ai follement souhaité que les vues de ma famille sur mon avenir s'accordent aux miennes. Mon corps et mon cœur brûlaient de vie et d'amour.... Je me suis retrouvée enceinte...

Soudain, un grand voile noir s'est posé sur ma vie. Je me suis tenue longtemps à l'écart, évitant les gens et leurs regards, n'osant rien avouer, rien dire. Le septième jour, alors que je ne pensais qu'à mourir, une grande lumière m'aveugla, envahissant mon cœur, repoussant les ténèbres. Ma foi, que j'avais toujours eue solide, refleurit. Je décidai de me battre, d'assumer totalement mon état, envers et contre tous.

TRADITION: L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu auprès de Marie et lui dit: "Tu vas être enceinte, tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus." (Luc, 1, 31)

CHOEUR: Ne crains pas, Marie! Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu; Elle est avec toi! (Luc 1, 30)

TRADITION: "Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le Trône de David son père, il règnera pour toujours sur la famille de Jacob et son règne n'aura pas de fin." (Luc 1, 32-33) Marie dit alors: "Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit." Et le messager la quitta. (Luc 1, 38)

MARIE: Je demandai alors sans tarder à parler à mon futur époux, seule à seul. J'insistai tant qu'on ne put me refuser cette demande, d'autant plus que ma détermination contrastait avec la léthargie d'où je sortais. Quelle pénible conversation! Comment lui dire la vérité? Joseph réagit violemment. Il me dit qu'il me répudierait, que je ne méritais que la lapidation. Je lui parlai avec fermeté. Révolté, Joseph se retira.

Ma famille qui le vit partir sans les salutations d'usage, s'inquiéta. On me pressa de questions. Je demeurais coite. J'étais prête à mourir; j'avais enfreint la Loi, c'était la seule issue logique...

Je supportais difficilement le fil des jours. Silencieuse, presque invisible, j'attendais.

CHOEUR: Marie-Dolorosa, solidaire des esseulées, des démunies, des désunies, des détresses, aide-nous à témoigner de notre sororité! ¹⁴

MARIE: Et Joseph revint. Il ne m'a pas parlé ce jour-là; la famille était aux aguets. Mais, je vis dans les regards que mon futur époux me jetait, dès qu'il le pouvait, les vestiges d'une grande bataille. Bataille d'un être humain pris entre la rigidité de la Loi des Anciens et les appels de son cœur, sa faim de justice et de pardon. Je vis le très grand pari qu'il avait pris de faire confiance en sa propre intelligence de Dieu-e. Je vis la conquête de sa liberté. Et il y avait, dans ses regards, la douceur de l'accueil.

TRADITION: Joseph, son époux, qui était juste et ne voulait pas la diffamer publiquement, résolut de la répudier secrètement. Il avait formé ce projet, et voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit: "Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse: ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint." (Mt 1, 19-20)

Tout cela arriva pour que s'accomplisse ce que le Seigneur avait dit par le prophète: "Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel ce qui se traduit: "Dieu avec nous." (Is 7, 14)

MARIE: Qu'ont-ils fait de moi?

CHOEUR: "On m'a donné un oiseau comme mari,
On m'a dérobé mon fils de siècle en siècle,
On lui a donné un père célibataire jaloux et éternel,
On m'a taillée dans le marbre et fait peser de tout mon poids sur le serpent...
Ils m'ont inventée Vierge pour toucher la part de Dieu qui leur revenait."¹⁵

¹⁴ Joubert-Nantel, Denyse (Dyonisia), "Marie-Joie", *L'autre Parole*, no 37, mars 1988, p. 23.

¹⁵ Boucher, Denise, *Les fées ont soif*, Montréal, Éd. Intermède, 1978.

MARIE: J'étais soutenue par la force de Dieu qui m'a rendue féconde d'action et de force de persuasion. J'ai maintenu ma liberté à deux mains, je l'ai tenue comme un étendard. Je n'ai pas craint la mort. J'ai choisi...

CHOEUR: "Marie Joie de l'Annonciation du Verbe de vie, de la maternité choisie, éclaire notre FIAT dans l'acceptation du projet divin!"¹⁶

L'attente

MARIE: Personne ne sut jamais l'histoire que je vous raconte. Personne sauf Joseph et Elisabeth, ma cousine et mon amie. Ce secret, nous l'avions tous les trois dans le cœur quand Joseph me prit pour épouse et que je le pris pour époux. Après le mariage, je fus toute à ce qui se préparait en moi... enfin en paix, enfin sauvée de la médisance. Pour plus de sûreté, Joseph m'avait proposé de m'éloigner de Nazareth durant les derniers mois de ma grossesse. Ainsi je me défilai des gens du village qui savaient trop bien compter...

TRADITION: En ce temps là, Marie partit en hâte pour se rendre dans le haut pays, dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. (Luc 1, 39)

MARIE: J'allai donc passer les jours les plus lourds de ma grossesse chez Elisabeth, notre bonne complice. Elle venait de mettre au monde un fils et je l'aidai dans ses tâches nouvelles jusqu'au jour où elle-même m'aida à accoucher.

CHOEUR: Paroles d'Elisabeth: "Je te salue Marie, ma soeur! Tu es la bienvenue chez moi, je rendrai cette fin de grossesse heureuse, pleine de rires et de chansons!

MARIE: Je coulai là des jours heureux et sereins... Et je rêvais... Je me disais, le cœur plein de joie, que cet enfant deviendrait quelqu'un de très fort et de très sage. Je le voyais faire de grandes choses, à la tête de notre peuple. Quelle mère ne fait pas de tels rêves?

La nuit de Noël

TRADITION: Or donc, en ces temps-là, parut un édit de César Auguste, pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque

¹⁶ Joubert-Nantel, Denyse, ibid.

où Quirinius était gouverneur de Syrie. Tous allaient se faire recenser, chacun dans sa propre ville. Joseph aussi monta de la ville de Nazareth, en Galilée à la ville de David qui s'appelle Bethléem, en Judée, parce qu'il était de la famille et de la descendance de David, pour se faire recenser avec Marie son épouse, qui était enceinte. (Luc 2, 1-5)

Le prophète a écrit: "Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas le moins important des chefs-lieux de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui sera le berger de mon peuple Israël." (Mt 2, 6)

MARIE: Oh! je me souviens de cette nuit! Incapable de trouver le sommeil, je m'étais accoudée à la fenêtre de la maison d'Elisabeth. Quelle nuit! Le ciel était pailleté d'argent. Je contemplais l'Etoile du Nord et j'étais convaincue que ce soir-là, elle ne brillait que pour moi, pour moi et pour cet enfant qui naîtrait de moi... Ce n'était plus qu'une question de temps. Et je priais intensément, à la veille de donner la vie, pour que cet enfant soit en santé et heureux, pour que sa vie soit réussie, vaste et profonde....

CHOEUR: Oh! nuit de paix, sainte nuit! Dans le ciel, l'astre luit, dans les champs tout repose en paix. Et soudain dans l'air pur et frais... Le premier signe apparaît.

MARIE: Dès les premières contractions, j'avertis ma chère Elisabeth qui fit aussitôt prévenir notre sage-femme. Celle-ci arriva, les yeux encore endormis, mais un sourire aux lèvres. Elle me dit: "Par une nuit pareille, on ne peut mettre au monde que des enfants touchés par la grâce..." Cette femme extraordinaire qui avait reçu les enseignements de sa propre mère, m'avait si bien préparée, que l'accouchement se fit sans déchirure... Ma main dans la main d'Elisabeth qui me soufflait à l'oreille des paroles douces et encourageantes, je suivais avec confiance et application les directives de la sage-femme qui me guidait avec sûreté. Après quelques heures de travail, j'entendis crier mon nouveau-né.

TRADITION: Or, pendant qu'ils étaient là, le jour où elle devait enfanter arriva; elle accoucha de son fils premier-né, l'emballota et le déposa dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle d'hôtes. (Luc 2, 6-7)

CHOEUR: Marie Joie de la Nativité, délivre-nous de la Némésis médicale, guide-nous vers les douces alternatives de sages-femmes compréhensives de l'intimité de notre chair.¹⁷

L'adoration

TRADITION: Il y avait, dans le même pays, des bergers qui vivaient aux champs et montaient la garde pendant la nuit auprès de leur troupeau. Un ange du Seigneur se présenta devant eux, la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière et ils furent saisis d'une grande crainte. L'ange leur dit (Luc 2, 8-9):

CHOEUR: Soyez sans crainte, car voici, je viens vous annoncer une Bonne Nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple! (Luc 2, 10)

TRADITION: Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un sauveur qui est le Christ Seigneur. Et voici le signe qui vous est donné: Vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire. (Luc 2, 11-12)

MARIE: Depuis mon arrivée chez Elisabeth, je m'étais liée d'amitié avec la plus grande partie des habitantes et des habitants du village. On me chérissait parce que j'étais jeune, claire et sereine. J'avais toujours un éclat de rire dans la voix. La nouvelle de la naissance de Jésus se répandit comme une traînée de poudre... C'était comme si chaque personne du village avait entendu le choeur des anges qui chantait dans mon âme. On vint me visiter, me complimenter, m'encourager, me féliciter et on m'apporta de jolis cadeaux. Toutes et tous s'en retournèrent ravi-e-s d'avoir vu mon enfant.

TRADITION: Après avoir vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers. Quant à Marie, elle retenait tous ces événements et les méditait dans son coeur. (Luc 2,17-19)

MARIE: J'exultais! Je me sentais si fière et, en même temps, dépassée par la grandeur de cette nuit! Je me sentais comme au commencement du monde, au commencement d'un monde...

¹⁷ Joubert-Nantel, Denyse, Ibid.

CHOEUR: Marie, mère de nos fécondités, de nos prises de parole en Eglise, Marie glorieuse, vêtue de soleil, couronnée d'étoiles, accueille-nous dans ta joie sereine!¹⁸

Finale

TRADITION: Il m'a paru bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé de tout à partir des origines, d'en écrire pour toi, ami, un récit ordonné, afin que tu puisses constater la solidité des enseignements que tu as reçus. (Luc 1, 3-4)

MARIE: Afin que tu puisses constater la solidité des enseignements que tu as reçus.

CHOEUR: Afin que vous puissiez constater la solidité des enseignements que vous avez reçus.

TOUTES: Gloire à nous, femmes, Gloire à notre force, à notre capacité d'aimer la vie, de la produire, la reproduire, la contrôler... Gloire à notre capacité d'inventer des symboles qui nous ressemblent et des mythes qui nous représentent, en sabrant à tout jamais dans ceux qui nous ont fondées à notre insue, malgré et contre nous.¹⁹

MARIE: Gloire à vous, femmes de demain, dans votre Ecclesia!²⁰

Conclusion

Nous sommes, bien sûr, conscientes que les recherches en théologie tendent à conclure que Jésus est né d'une femme bien ordinaire et d'un homme - son mari légitime - bien ordinaire. Mais alors, il n'y a plus d'histoire et c'est dommage. Pour la fête, nous avons décidé d'allumer dans les yeux de nos compagnes, des étoiles....

¹⁸ Joubert-Nantel, Denyse, ibid.

¹⁹ Dupriez, Flore et Judith Dufour, "Action de grâces", *L'autre Parole*, no 37, mars 1988, p. 28.

²⁰ ibid.

Saviez-vous que...

. Le réseau œcuménique des femmes a une permanente. Il s'agit de Céline Dubé. Céline est bien connue pour ses multiples implications à la fois comme féministe et comme chrétienne. Elle est une animatrice hors pair. L'Association des religieuses pour la promotion des femmes (ARPF), notamment, en sait quelque chose.

. Le Réseau œcuménique des femmes du Québec a fait paraître, en avril 1993, un dossier d'animation fort intéressant: *Oser la liberté*. Il consiste en une pochette-couleur constituée de feuillets évoquant, en autant de sections, les principales composantes de la démarche de réflexion qui fut proposée aux participantes du Rassemblement des femmes féministes et chrétiennes du Québec de juin 92. Les membres du comité de production du document: Céline Dubé, Rita Hazel et Yvette Laprise disent avoir travaillé à "conserver un souvenir explicite de cette aventure collective". Elles souhaitent également fournir "tous les éléments nécessaires pour quiconque voudrait reprendre la démarche et l'appliquer à d'autres circonstances..."

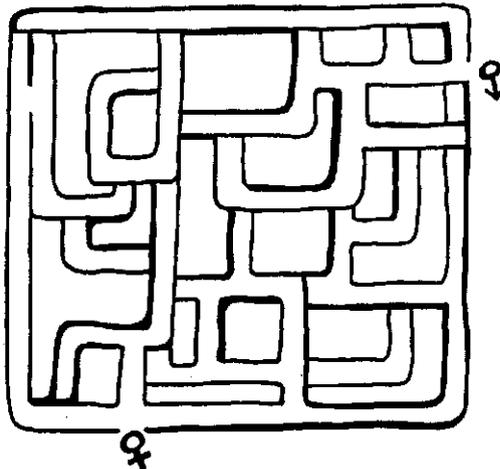
. Si la religion est morte, la foi revit. Dans un article du *Continuum*, journal publié sur le campus de l'Université de Montréal, (semaine du 29 mars 93) se trouve rappelée la présence unificatrice des appartenances religieuses dans le monde des grands ensembles qui s'effritent.

. Montréal accueille depuis peu un Resto pub médiéval: l'Auberge du Dragon. Il est situé au 8870, rue Lajeunesse (tél.: 858-5711). Costumes d'époque et menus à l'avenant sont faits pour rappeler, sinon l'histoire, du moins l'engouement actuel pour le Moyen Age.

. La plupart des femmes continuent de travailler dans des professions à majorité féminine. Par exemple, en 1991, 71% des femmes travaillaient dans cinq catégories de professions, soit l'enseignement, les soins infirmiers et professions connexes, le travail de bureau, la vente et les services. *Le Devoir* du 17 juin dernier, section A 6, qui rapporte ces données, cite Statistiques Canada.

. En mai dernier, avait lieu le premier concours de l'Académie québécoise de Pataphysique. Ce concours d'exercices de style a permis la tenue d'une séance de remise de prix qui eut lieu le 6 mai à la Maison des écrivains, rue Laval. Le 1er prix est allé à cet énoncé: "Plus tu pédales moins vite, moins tu vas plus vite". Apprécier encore ceci: "A force de se dépasser, on risque d'arriver deuxième", et encore, "Votre surdité dépasse l'entendement" et enfin, "Sartre: Dieu est mort. Dieu: Sartre est mort".

Agathe Lafortune



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication du Collectif du même nom.

Comité de rédaction: *Denise Couture, Suzanne Deguire, Agathe Lafortune, Yvette Laprise, Marie-Andrée Roy et Isabelle Trépanier*

Abonnements: *Réjeanne Martin.*

Illustration de la page couverture: *Jacqueline Roy*

Impression: Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnement régulier: 1 an (4 nos) = 10,00\$

2 ans (8 nos) = 18,00\$

Adresse: C.P. 393, Succ. C
Montréal, Qc
H2L 4K3

de soutien..... = illimité !

outré-mer 1 an = 12,00\$

2 ans..... = 20,00\$

à l'unité = 2,50\$

Courrier de deuxième classe - Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
